



Résumés des numéros 121 à 130

Numéro 121 :

L'observatoire astronomique de Bordeaux (33)

Le décret de 1878 crée l'observatoire de Bordeaux, le but étant de fournir l'heure exacte aux bordelais et aux navires. Georges Rayet sera le fondateur de l'Observatoire sur le domaine de Monfragueys à Floirac. Brillant physicien, il avait découvert avec Charles Wolff un nouveau type d'étoiles et avait soutenu une thèse sur les protubérances solaires et la constitution du soleil. Le premier "instrument de moyenne grandeur" est destiné à la mesure précise de l'heure et à sa distribution à la ville. Peu à peu, les tours et coupoles se multiplient pour abriter entre autres la "boussole de variations de Gauss" et le projet astrophotographique.

Au XX^e siècle, vont se succéder de nombreux directeurs dont Luc Picart qui introduit l'électricité, Pierre Sémirot qui introduit la radioastronomie et le radar Würzburg tout en développant un laboratoire d'électronique. Les différents directeurs (dont J. de La Noë auteur de l'article) font en sorte que la recherche continue à être opérationnelle.

Actuellement, l'Observatoire est rattaché au campus de Talence où se trouvent déjà les personnels du laboratoire d'Astrophysique. Le site jouit d'un arrêté de protection et d'inscription aux Monuments Historiques. Il attend que l'on décide de son avenir.

L'abbaye de Bournet (16)

Fondée en 1113 par Géraud de Salles en tant qu'abbaye bénédictine de droit pontifical, elle opte en 1125 pour la réforme cistercienne. Cette abbaye comprenait neuf prieurés auxquels se sont joints les abbayes de Cagnotte et Sauvelade avec leurs prieurés respectifs.

Au début du XV^e siècle, Bournet revient à la règle bénédictine. Puis en 1538, le roi établit le régime de la commende (il nomme lui-même les abbés). L'abbaye va vite s'appauvrir, les abbés recevant au moins un tiers des revenus et faisant des travaux monumentaux pour leur logis. Face à cette faiblesse, les évêques d'Angoulême vont tout faire pour que Bournet leur soit rattachée. En 1562, les troupes protestantes brûlent l'abbaye. La plupart des religieux sont tués. Ce n'est

qu'en 1617 qu'un petit groupe de moines réintègre l'abbaye grâce à une sentence royale. A la veille de la Révolution, un seul religieux assure tous les offices. En 1793, le Bournet passe aux biens nationaux. Peu à peu les bâtiments s'écroulent. En 1983, un couple (dont l'auteur de l'article) s'en porte acquéreur afin de sauvegarder les lieux et d'y vivre. Sa propre devise sera : Labora et Labora et Labora....

Étant de droit pontifical, l'abbaye n'est jamais mentionnée dans les ouvrages sur les bénédictins ou les cisterciens. Cela explique, en partie, pourquoi elle est tombée dans l'oubli.

Antonio Pérez

Antonio Pérez était le premier ministre de Philippe II, fils de Charles Quint. Les deux avaient pour maîtresse la princesse d'Éboli. La famille de celle-ci le fit savoir au roi qui fit arrêter Antonio Pérez et toute sa famille. Par deux fois, Pérez arrive à s'évader. Le 18 novembre 1591 Antonio Pérez fait parvenir une lettre à Catherine de Bourbon (sœur d'Henri IV) pour obtenir sa protection. Celle-ci accepte. Il profita de son hospitalité pendant un an. Philippe II, craignant que Pérez dévoile ses secrets d'état, essaya de le faire assassiner par trois fois. Par le poison, mais l'homme de main fut arrêté et gracié par Pérez. Par son ex compagnon de cellule qui se repentit et ne passa pas à l'acte. Par une belle galante qui finalement s'éprit de lui. Antonio Pérez réussit à capter les faveurs d'Henri IV qui s'engagea à lui verser pension, chapeau de cardinal, bénéfices ecclésiastiques et restitution de ses biens en cas de paix avec l'Espagne. Pérez fut obligé de participer à la rédaction du traité de Vervins en 1598 mais, à son grand désespoir, son nom n'apparut pas dans les actes. Il perdit tous ses appuis et mourut en 1611 sans savoir que sa femme et ses enfants avaient été libérés. Il est inhumé dans le cloître du couvent des Célestins.

Numéro 122

Le Patrimoine de la commune de Chillac (16)

Petite commune du Sud-Charente établie sur un promontoire, Chillac a servi de lieu de défense.

L'église fortifiée Saint-Sulpice date du XII^e siècle mais seuls la coupole et les contreforts sont de cette époque. À la fin du XIX^e siècle, on s'est contenté de bâtir une nouvelle voûte en briques pour la restaurer. Ce parallépipède rectangle aux fenêtres hautes et étroites pourrait faire penser à une commanderie templière. On peut affirmer qu'elle a été le siège d'un prieuré et qu'elle a été conçue pour abriter la population. Sous le toit, on trouve des traces de fortifications et d'un chemin de ronde.

Très proche, l'ensemble castral est situé sur l'emplacement dominant. Le château actuel date du XV^e siècle et aurait remplacé un château du XI^e siècle. Il est composé d'un corps de logis (avec une tour polygonale qui daterait du XVI^e siècle

et une autre à base carrée) et d'une partie plus ancienne (avec trois tours rondes dont une à toiture conique). C'est dans ce dernier bâtiment que l'on trouve des éléments défensifs avec des canonnières.

Au XIII^e siècle, le fief relève du marquisat de Barbezieux et l'on sait que Pierre de Chillac mourut assassiné.

La Guyenne, terre d'échange de princesses

En 1720, la France et l'Espagne veulent conforter le traité de paix en unissant les trois branches des Bourbons. C'est ainsi que trois mariages sont envisagés. L'infant don Louis (13 ans), fils aîné du roi Philippe V, avec Marie-Élisabeth de Montpensier (14 ans), fille du régent Philippe d'Orléans. Louis XV (11 ans) avec sa cousine germaine, l'infante Marie-Anne Victoire (3 ans) fille aînée du roi d'Espagne. Enfin, l'infant don Carlos (5 ans) fils de Philippe V avec Philippine-Élisabeth de Beaujolais (6 ans), sœur de Marie-Élisabeth de Montpensier.

En Guyenne, il fallut des mois pour préparer le passage des princesses qui devaient être transportées et logées en fonction de leur condition et de leur âge. Le coût de leur passage à Blaye s'éleva à 58 000 livres. La ville de Bordeaux dut emprunter 20 000 écus pour chaque voyage afin de faire réparer les routes, payer les salaires des matelots blayais ou dédommager les paysans.

Mais très vite les deux puissances se rendirent compte que ces alliances présentaient peu d'intérêt. En 1725, le Conseil décida que Louis XV, qui avait été sacré roi en 1722, devait avoir une épouse capable d'enfanter et rompit les fiançailles. L'incident diplomatique mit fin aux autres projets de mariage. Marie-Anne Victoire devint reine du Portugal. Louis 1^{er} décéda de la petite vérole. Mademoiselle de Montpensier termina au couvent des carmélites après s'être endettée pour un million de livres. Don Carlos devint roi d'Espagne et Mademoiselle de Beaujolais mourut à 19 ans.

L'abbaye de Pleine-Selve (33)

On pense que l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine aurait été fondée vers 1145-1150 par l'archevêque réformateur Geoffroy du Loroux qui l'aurait confiée aux chanoines réguliers de Prémontré dont la vocation était de s'implanter dans des lieux mal évangélisés. Ravagée par les armées de Louis d'Orléans et les guerres de religion, on retrouve l'abbaye, au début du XVI^e siècle, avec des abbés commendataires. En 1542, un arrêté ordonne la réforme de l'abbaye où « les gens sont mal vivants, vagabonds, dissolus....tenant en crainte non seulement les autres religieux mais aussi leur abbé ». Au XVII^e siècle, il ne reste plus qu'un seul religieux. Au XVIII^e siècle, elle est donnée à ferme à des bourgeois contre paiement de 950 livres par an. En 1790, les bâtiments sont démolis. Ce qui reste de l'église abbatiale constitue l'église paroissiale actuelle.

L'église devait être un édifice sobre « doté d'une nef à file de coupes, à laquelle ont été associés un transept saillant et un chevet plat ». C'est ce qui ressort des trois plans connus de l'abbaye. Des reprises ont été réalisées fin XII^e et début XIII^e. L'étude architecturale permet de percevoir les tâtonnements pour adopter de

nouveaux motifs. En final, le « domaine abbatial a sûrement encore beaucoup à dévoiler ».

Numéro 123

L'Église fortifiée de Lesgor (40)

Entre Tartas et Rion-des-Landes la commune de Lesgor abrite une église qui date du XIIe siècle. Elle a été fortifiée et rehaussée lors de la domination anglaise aux XIVe et XVe siècles. De nombreux éléments lui donnent des allures de forteresse.

Durant la période tourmentée de la guerre de Cent Ans, ces systèmes défensifs et dissuasifs étaient nécessaires afin de protéger les habitants des brigands, pillards et mercenaires de tous bords. La paroisse de Lesgor possède un lien avec la famille d'Albret dont les sires guerroyèrent aux XIVe et XVe siècles, ralliés tantôt aux Anglais, tantôt aux Français. La région fut ainsi souvent en proie aux ravages et plus tard, lors des guerres de Religion, le bourg de Lesgor fut attaqué et l'église incendiée par les troupes de Montgomery.

Au XVe siècle cet édifice roman a été modifié par l'ajout, côté sud, d'éléments gothiques, notamment une porte d'entrée ogivale.

L'église a été inscrite à l'Inventaires des Monuments Historiques en 1970 et restaurée.

La Grotte du Sorcier, nouveau regard (Saint-Cirq – 24)

En Dordogne, à moins de 10 km des Eyzies, capitale mondiale de la Préhistoire, la Grotte du Sorcier, ouverte au public, est ornée de gravures paléolithiques. Découverte au milieu du XXe siècle, elle a alors fait l'objet de premières études et été classée au titre des Monuments Historiques. Depuis 2010 une nouvelle étude est entreprise avec 3 objectifs : nouveau regard sur les gravures déjà répertoriées, poursuite de la prospection et préservation des lieux.

La relecture des gravures connues a proposé une autre interprétation de certains éléments animaliers (bisons, chevaux...) ou humains. Il est étonnant de voir qu'une partie d'un animal peut tout aussi bien apparaître comme appartenant à une silhouette féminine.

Dans cette grotte, ce sont des représentations anthropomorphes qui apparaissent, de façon privilégiée, à côté des animaux. C'est ce qui la caractérise. L'ensemble des gravures semble s'organiser selon une certaine volonté des auteurs et pourrait être lu globalement.

Les parois des grottes doivent être observées régulièrement. Il faut en suivre les altérations qui résultent de phénomènes naturels et humains, et ce à toutes les époques. Les parois sont importantes pour la lecture des tracés et également, au regard de l'utilisation que les hommes préhistoriques ont faite des reliefs dans leurs gravures.

La reprise de l'étude d'une grotte, enrichie des technologies modernes, complète les observations précédentes. Dans le futur il sera peut-être possible de différencier plusieurs périodes pour la réalisation des gravures (outre la période magdalénienne). La préhistoire interpelle, notamment avec l'interrogation sur les motivations qui ont présidé à la création de ces symboles.

Les repas dans les monastères au Moyen Age.

Partageant leur temps entre prières et travail, les moines et moniales, ont entretenu, entre le IIe et le IX siècle, des jardins vivriers et des vergers à l'intérieur de leur monastère, et plus tard, des jardins potagers. Au-delà c'était vignes, céréales et pâturages.

Le jardin monastique, combinaison des jardins romains et arabes, se composait d'une partie consacrée aux plantes médicinales, d'un potager et d'un verger. Les produits étaient destinés à être vendus et à nourrir les moines et leurs hôtes.

Les moines bénéficiaient ainsi de toutes les productions nécessaires à leur subsistance et avaient une alimentation variée, équilibrée, saine mais frugale. Lors des jours de jeûne ils devaient se contenter de légumes, de céréales, de pain et de vin. Les jours non maigres, ils avaient droit à du poisson, des œufs et du fromage, mais la viande était réservée à des cas bien particuliers.

Le nombre des repas, qui étaient pris en silence, variait selon les jours ou la période de l'année. Le petit déjeuner, du pain et du vin, était servi à certains moines ainsi qu'aux enfants.

Les moines ont contribué à développer les vignobles. C'était une nécessité pour eux de cultiver la vigne. Il fallait répondre aux besoins en vin pour la messe, pour leurs hôtes, pour les voyageurs des hostelleries et des hospices ; sans oublier leur consommation personnelle qui pouvait s'élever à un litre de vin par jour, et plus, pour la bière.

Outre la production de vin, dans les monastères, et de bière, dans les abbayes, certains ordres monastiques se sont aussi illustrés dans la création et la fabrication de fromages réputés. Tous ces produits font aujourd'hui partie intégrante de notre patrimoine.

Numéro 124

Foires et marchés du Poitou (fin XVIIe – XVIIIe siècle)

Important pour une localité, le jour de foire permet aux habitants de se procurer ce qui leur est nécessaire et qu'ils ne trouvent pas ailleurs ; outre l'acquisition de marchandises, notamment alimentaires, il permet toutes sortes de rencontres amicales mais peut aussi donner lieu à des échanges conflictuels.

Alors que le marché regroupe marchands et acheteurs dans un rayon de quelques kilomètres, la foire possède une portée plus vaste, une fréquence plus importante et une offre plus large. Dépassant le cadre national, des produits peuvent même

venir de l'étranger. Les négociations se tiennent à l'abri de la halle qui est construite dans un endroit particulier de la cité et peut même contenir un tribunal. Des listes détaillent avec une extrême précision le nombre de tissus, d'animaux destinés à être vendus ; on peut également y acheter du pain, du vin et autres victuailles. Les étals sont implantés selon une organisation bien précise et rationnelle : ainsi, à Saint-Martin-de-Jeulle, les poissonniers étaient placés à côté du cours d'eau qui passait là.

Près des halles, dont la création est soumise à autorisation du souverain, il existe un poteau public, symbole d'autorité, où sont affichés des documents officiels. Malgré l'importance qu'elles revêtent et le privilège qu'elles représentent, les halles constituent une charge lourde pour une ville et même après des inspections, peuvent finir par disparaître faute d'entretien.

Autour des halles, dans les auberges, il est fréquent que l'on conclue des contrats de vente, de mariage mais les foires donnent lieu à des vols et à des crimes.

Malgré cela, les foires et marchés, véritables jours de fête pour la population, permettent, outre la circulation des marchandises, celle des idées et des cultures et revêtent une importance économique et sociale indéniable.

Le château de Poyaller à Saint-Aubin (Landes)

Au cœur de la Chalosse, proche de Saint-Aubin, se dresse la « Tour de Poyaller » qui, seule, subsiste du château construit dès le XIII^e siècle sur une motte, sous le nom de castrum de Pujal. Des campagnes de sauvegarde et d'études de la tour ont été réalisées dans les années 2000 et peu auparavant, l'ensemble du site a été classé à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques.

Le château a appartenu à plusieurs seigneurs, partisans des anglais, aux XIII^e et XIV^e siècles, notamment en 1274 à Guillaume-Arnaud de Saint-Aubin ; au XV^e siècle, après le rattachement de l'Aquitaine à la couronne française, il fut offert à Louis de Cauna. Au XVI^e siècle il fut occupé par des Huguenots puis, le siècle suivant, un temps, par des Frondeurs, pour finir au XVII^e siècle, après une querelle familiale, puis une inoccupation des propriétaires, en métairie agricole.

Réaménagé au XVII^e siècle le château était constitué d'un grand bâtiment avec une porte « boutée » et des remparts derrière lesquels les habitants du village situé en contrebas, pouvaient se réfugier. D'autant que la défense du château répondait à divers principes, comme en témoignent différents éléments encore visibles, bretèche... etc. Dans la partie résidentielle de la tour, au 1^{er} étage, on remarque un élément plutôt inhabituel pour ce genre de construction : une cheminée d'angle « à manteau chanfreiné ». Les fleurs de lis, couronnes et blasons furent détruits sous la Révolution.

Il reste également une légende, attachée au château. C'est l'histoire d'un seigneur de Poyaller très dépensier, d'un pacte avec le diable, d'un départ à la croisade, d'une épouse qui veut se remarier... avec une conclusion qui pourrait être « à malin, malin et demi ».

Refonte des statues de bronze sous le régime de Vichy à Bordeaux

Pour les nécessités de son industrie militaire pendant la Seconde Guerre mondiale (fabrication de cartouches, d'obus...), l'Allemagne impose à la France, qu'elle occupe, la fourniture de métaux non ferreux. Ainsi pour fournir plomb, étain, cuivre et autres métaux, Bordeaux se sera séparée de quinze monuments commémoratifs.

Devant le risque de voir les statues des places publiques indifféremment récupérées par l'occupant, le gouvernement de Vichy se lance d'abord, pendant l'été 1941, dans une campagne nationale et récupère du métal en l'achetant aux Français. Une réquisition est ensuite faite au clergé qui doit fournir des objets de culte, sans toutefois toucher aux cloches. Les viticulteurs girondins, concernés par le problème de manque de métaux, ayant besoin de sulfate de cuivre pour la fabrication de la bouillie bordelaise utilisée contre le mildiou, tentent une négociation, en vain.

En raison de l'insuffisance de la quantité de métaux livrée et de l'obligation d'y remédier, en octobre 1941, la Gironde crée, suivant la loi, une Commission départementale composée notamment du préfet et de l'inspecteur général de la Production industrielle ainsi que de spécialistes en matière d'art et d'histoire, conservateurs bordelais et girondins, ou encore l'architecte ordinaire des Monuments historiques. Il s'agit d'arbitrer sur les sites et monuments à sacrifier et d'essayer de sauver les plus importants.

Dans un premier temps, des bustes comme celui de Léo Drouyn et des statues, telles la Liberté d'Auguste Bartholdi ou bien encore la statue du Président Sadi Carnot sont entre autres, choisis. Même la statue de Louis XVI que l'on essaie de protéger, ne pourra subsister que sous la forme d'un moulage de la tête, les communes pouvant procéder, à leurs frais, au moulage de leurs œuvres, avant enlèvement ; cette statue représente d'ailleurs un peu plus de la moitié des 20 tonnes de métal livrées par la Gironde. Les monuments publics sont regroupés dans des entrepôts gérés par un organisme subventionné par l'état ; les mairies sont dédommagées se voyant offrir un tarif de 30 francs le kilo pour le rachat du bronze, comme c'était le cas pour les particuliers auparavant.

Une dizaine de bustes et de statues supplémentaires seront ensuite désignés fin 1941, tandis que d'autres monuments sont épargnés, tels que par exemple, la statue de Tourny, les Trois Grâces... Puis en août 1942, nouvelles pressions et nouvelle sélection à effectuer parmi les œuvres jusque-là sauvées, dont le Monument aux Girondins. Ses bronzes finiront par être déboulonnés en août 1943 et livrés ... pour être finalement retrouvés intacts en 1944, rendus aux Bordelais en 1945 et réinstallés en 1983.

Après la guerre, cinq œuvres, soit le tiers des disparitions, seront reconstituées, en pierre ou en bronze.

Bordeaux qui a fourni les trois quarts du bronze livré par la Gironde, a toutefois pu préserver un grand nombre de ses œuvres, les plus intéressantes au regard de l'art ou de l'histoire, même si on peut penser que cette opération de destruction a pu représenter une aubaine pour certains, avec des arrière-pensées esthétiques ou politiques.

Numéro 125

Vie et ruine du château d'Aspremont (Peyrehorade - landes)

Dans les Landes, juché sur une colline et dominant la ville de Peyrehorade, le château de d'Aspremont bénéficiait d'un emplacement stratégique par rapport au duché de Gascogne, au Béarn et à la Basse Navarre, à un carrefour de voies commerciales et fluviales.

Ce site fut choisi au XI^e siècle par les vicomtes d'Orthe : un premier château fut élevé sur une motte castrale artificielle, d'où son nom, Asperi Montis, qui devint Aspré Mont (mont élevé). Les vicomtes participèrent à de multiples guerres, notamment contre Richard Cœur de Lion au XII^e siècle, puis, au XIII^e siècle, contre le roi de Navarre. Le château fut alors détruit. Ensuite, ce furent des conflits tantôt avec les français, tantôt avec les anglais, puis la guerre de Cent Ans. De nombreux vicomtes périrent au cours des combats ou furent victimes d'assassinats.

Dans la deuxième moitié du XIII^e siècle un nouveau donjon fut construit, à l'ouest de l'ancien, par la petite-fille de Richard Cœur de Lion. Au XV^e siècle, cette bâtisse, démantelée puis restaurée, devint ainsi, une demeure seigneuriale agréable qui abrita les vicomtes jusqu'au XVI^e siècle. Une description de cette époque nous permet d'imaginer l'ensemble. Mais les pillages et incendies causés alors par les troupes espagnoles, puis protestantes, eurent raison du château, dont on utilisa les pierres pour construire un nouvel édifice, dans la plaine, près des gaves. Vendu à la Révolution, il servit d'exploitation agricole, puis, ce furent effondrements et démantèlements, et ce, jusqu'encore au XX^e siècle.

De nos jours subsistent quelques murs en ruine de la tour carrée du donjon du XIII^e siècle, dont une partie, envahie par la végétation, se devine plus qu'elle ne se voit. Ce donjon et la motte castrale arasée fin XIX^e – début XX^e siècles, situés sur un terrain privé, n'ont malheureusement pas bénéficié d'une protection des Monuments Historiques.

Napoléon 1^{er} en Aquitaine

Napoléon 1^{er} a traversé l'Aquitaine, en 1808 et 1809. C'est son premier passage, à partir du 4 avril 1808 et jusqu'au 31 août, qui est ici évoqué.

Différentes anecdotes sont rapportées, lors de la traversée de différentes localités de Gironde et lors de son installation à Bordeaux, au Palais Rohan, ce même 4 avril, puis 10 jours plus tard, à Bayonne. Elles mettent en évidence, bien souvent, le caractère souvent colérique de l'Empereur : affaire de l'épée de François 1^{er}, incident devant le Grand Théâtre de Bordeaux, mécontentement, envers abbé et prélats, qui fut plus tard suivi de représailles sévères. Mais on découvre également un homme capable de largesses, un homme aux relations plus cordiales, notamment lors de rencontres avec un grognard, un vieux combattant de l'armée royale ou bien encore des pêcheurs.

Quelques récits illustrent aussi certains aspects de la vie quotidienne de l'Empereur, repas, réceptions, logements : à Bayonne, achat par l'Empereur du château de Marracq, car il se trouvait mal logé au palais des gouverneurs... sable de la plage de la Barre, déversé dans certaines rues, pour lui éviter une chute de cheval... bains de mer, à Biarritz, sur la grande plage. Sont également présentés l'équipage de l'Empereur, l'uniforme de sa garde ainsi que la composition, l'armement et le ravitaillement de ses troupes. Nous découvrons un empereur au travail, avec la rédaction du décret impérial du 25 avril 1808 qui transforme Bordeaux (destructions, réaménagements...) et un empereur, gérant étonnamment des personnalités royales, en invitant en son château de Marracq, le roi Charles IV avec son épouse et leur fils, puis en les assignant, quinze jours plus tard, à résidence à Valencay, où il les fit escorter par des gendarmes !

Lors de son retour en Gironde, ce sont encore des épisodes où sont racontés d'autres gestes de colère de l'Empereur, tandis que l'Impératrice Joséphine apparaît sous un jour plus favorable, faisant montre de douceur et de générosité.

La tête romaine de l'église de Rions (Gironde)

L'église Saint-Seurin de Rions, datée du XII^e siècle possède des parties anciennes (chœur, abside et absidioles) ainsi que des éléments plus récents comme son clocher élevé au XVIII^e siècle. Ce bâtiment, orné de nombreux éléments décoratifs, présente une originalité : il abrite sur son parvis un sarcophage monolithe du Haut Moyen Âge.

Mais ce qui est plus surprenant encore, c'est la présence saugrenue d'une tête de pierre, romaine, posée, en saillie, à la pointe ogivale d'une moulure sculptée de feuilles qui surmonte une baie ogivale de la façade sud. L'agglomération de Rions, à l'ancien nom de Riuncium, était une importante province romaine. Ce fragment de statue semble provenir du site d'une ancienne maison noble située sur des emplacements gallo-romains, avec la présence d'une villa notamment.

Le mystère demeure quant au personnage qui est représenté par cette tête à la chevelure et à la barbe bouclées : un empereur, et lequel ? Un dieu ? L'avenir le dira peut-être, si la chance et le hasard permettent un jour de retrouver le corps à qui appartient cette tête bouclée.

Numéro 126

Le château Sentout (Tabanac – Gironde)

A une vingtaine de kilomètres de Bordeaux, situé dans la commune de Tabanac, le château Sentout, a été longtemps un domaine viticole. Au XVI^e siècle, il appartient à Jean de Sentout, puis à son petit-fils, et durant quatre siècles, il est la possession de différentes familles qui, pour la plupart, n'habitent pas sur place. Le château souffre ainsi de négligences, les toitures subissent des dégâts. En 1980, la famille Peltier achète un château bien délabré et entame sa rénovation.

En arrivant devant le château, on aperçoit d'abord à gauche de la grille d'entrée, la façade de l'habitation principale, entourée de deux tours carrées. Dès que l'on entre, à droite, c'est une succession de différentes constructions : un fournil, une chapelle, un bâtiment abritant des volailles au rez-de-chaussée et des vendangeurs à l'étage. Ensuite, c'est la remise des calèches et l'écurie, surmontées d'un fenil et enfin une grange, pour les vaches, les porcs et la basse-cour.

Dans la cour principale, un chai a laissé place à un jardin et à une roseraie et, plus loin, à la place d'un ancien chai de fermentation se trouve une cour avec un jardin. Donnant sur cet espace, un bâtiment abritait un chai de conservation de « vins vieux ». L'habitation principale possède onze pièces sur deux niveaux : la salle de séjour, la salle-à-manger, le salon de réception avec un étonnant écusson, les chambres, et la bibliothèque, où l'on constate le curieux départ de l'arc en pierre d'une ancienne fenêtre...

Le château Sentout, restauré, offre désormais le charme d'un ensemble joliment composé, mêlant allègrement différents styles et mélangeant des éléments de diverses périodes. Il accueille les visiteurs pour des événements privés, tels que les mariages.

La tour maîtresse du Castrum de Miremont (Dordogne)

Bâti sur un éperon rocheux, au cœur du Périgord noir, le Castrum de Miremont était le chef-lieu de la châtellenie de Miremont, à la tête de laquelle six familles se sont succédé du XIII^e siècle à la Révolution.

La tour maîtresse est caractéristique des « donjons romans ». Quadrangulaire, elle est chaînée à un mur écran de 21 mètres de haut qui la protège et donne l'impression que le château est imprenable.

A l'origine, elle comportait 3 niveaux. La surface réduite des pièces donne à penser que cette tour servait moins de résidence que de tour de guet ou de symbole de domination. Pour sa construction, un calcaire santorien a été utilisé, certainement extrait sur place. Un élément étonnant réside dans la technique utilisée par les premiers artisans : le blocage en arêtes de poisson.

La tour est remaniée intérieurement, à la fin du XVI^e siècle, par les Aubusson, seigneurs de Miremont. On ajoute des voûtes en berceau cintré, on modifie les niveaux et on aménage des baies à meneaux et des cheminées, mais ces modifications fragilisent la tour. A la veille de la Révolution les Aubusson délaissent le château qui est déjà en mauvais état. Il est alors vendu et sert de carrières de pierres.

Des chantiers de restauration œuvrent à la sauvegarde du site, mais la tour est trop endommagée pour être entièrement ouverte au public. Le site est néanmoins visitable en juillet et août.

L'église de Plazac et son ensemble épiscopal (Plazac – Dordogne)

Le village de Plazac a été construit sur un site déjà fréquenté depuis la préhistoire. Il abritait un ensemble remarquable, le château-palais des évêques qui était

composé d'une chapelle (église actuelle) et d'un donjon (clocher actuel), ainsi qu'un logis. Au XIe siècle, Géraud de Gourdon, évêque de Périgueux, fait construire un château fortifié destiné à protéger l'église.

L'église actuelle, dédiée à saint Blaise, est composée d'une tour de 24 mètres de haut et d'une nef comprenant des chapelles datant du Moyen Âge au XVIIe siècle. De nombreux remaniements ont été apportés à l'église. Dès le XIIIe siècle, l'église et la tour « maîtresse » forment la résidence de l'évêque. L'ensemble architectural a été modifié suite à l'incendie d'une grande partie des bâtiments lors de l'attaque du comte de Périgord, Archambaud VI : l'église est entièrement reconstruite, quant à la résidence, seul le grand corps du logis est restauré entièrement. Au XVIIe siècle, lors de la Fronde, la façade occidentale de l'église subit des dégâts, puis l'ancien logis du XIVe siècle devient presbytère, le donjon médiéval est transformé en clocher.

L'ensemble épiscopal de Plazac, qui comporte aussi un complexe funéraire, a été classé au titre des Monuments Historiques le 6 juin 2005. Un musée archéologique et un jardin médiéval, tenus par des bénévoles, lui sont associés (l'entrée est gratuite).

Numéro 127

Bertrucat d'Albret, capitaine routier gascon du roi d'Angleterre

Nicolas Savy nous amène au cœur de la vie mouvementée d'un noble Gascon pendant la guerre de Cent Ans.

Il nous montre pourquoi Bertrucat d'Albret, issu d'une famille illustre du Duché, et appartenant au monde des capitaines routiers, avait une dévotion particulière pour le pouvoir Plantagenêt.

Nous suivons Bertrucat d'Albret en 1356 en Quercy, puis aux côtés du Prince Noir à Poitiers, plus tard lorsqu'il fut prisonnier... ainsi que dans toutes les péripéties entre Gaston de Foix, Jean 1er d'Armagnac et les plus illustres protagonistes de l'époque.

L'auteur nous montre comment ce noble Gascon prit la tête d'un vaste réseau soutenant le pouvoir anglais, et réussit à étendre son influence non seulement sur la Gascogne, mais aussi sur la Haute Auvergne, le Périgord, le Quercy, le Bas Limousin.

On peut approfondir cet article en lisant le livre [Bertrucat d'Albret par Nicolas Savy](#)

Le domaine de la Grande-Ferrade (Villeneuve-d'Ornon - 33)

Cécile Dantarribe nous conte l'histoire de la maison noble de la Ferrade, à Villeneuve d'Ornon, devenue ensuite château viticole, puis le siège de l'INRA Bordeaux-Aquitaine.

Elle nous indique comment, au XVe siècle, une seigneurie a été créée ; nous suivons ensuite son évolution avec la première famille connue.

Les transformations de ce château sont décrites au cours d'évènements s'étendant du début du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle, et la transformation vers un grand domaine viticole.

Au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, la noblesse de robe remplace la noblesse d'épée, et sera finalement supplantée par des négociants fortunés.

Au XXe siècle, le domaine connaît un essor spectaculaire qui devient un lieu de recherches agronomiques (INRA).

Le dernier loup des Landes (40)

Gilles Kerloc'h évoque la présence des loups dans les Landes, le dernier loup ayant été abattu en 1968.

Il essaye de gommer l'image sulfureuse et erronée que cet animal a véhiculée depuis des siècles. Il s'interroge sur son éventuelle réapparition dans la région des Landes et sur la réaction qu'aurait l'homme dans cette hypothèse.

Numéro 128

Saint-Macaire

Vous ne connaissez pas encore Saint-Macaire ? Ou vous voulez la visiter plus en détail ?

Alors vite ! Munissez-vous du n° 128 d'Aquitaine Historique : Marie-Hélène Ricaud et Thierry Mauduit ont rédigé pour vous un article de découverte de Saint-Macaire.

Vous y trouverez un plan détaillé du centre médiéval avec un repère numérique pour chaque édifice, soit 24 au total.

Pour chacun d'eux, vous pourrez lire une description architecturale et historique.

Bonne visite.

Bazens : ensemble épiscopal

D'où vient le charme du site de Bazens ?

De ses vieilles pierres assurément, mais surtout des fantômes qui hantent encore ses murs : ceux de la famille Frégose et ceux de Bandello et ses célèbres personnages, les amants de Vérone Roméo et Juliette.

Alain Parailous nous décrit cette histoire du site de Bazens, dans un pays « aussi beau que l'Italie » selon Stendhal.

Les rivalités entre François 1er et Charles Quint ont permis à Bazens de connaître un âge d'or.

Cet article nous dévoile comment la famille d'un riche aristocrate de Vérone s'installa à Bazens, comment les évêques italiens furent nommés à Agen, firent leur résidence d'été à Bazens, et comment Bandello, inspirateur de Roméo et Juliette pour Shakespeare, anima la vie intellectuelle de ce lieu à la Renaissance. Passionnant.

Maison forte de Tampouy

La maison forte de Tampouy est située sur la commune de Frêche dans les Landes, à la frontière entre le Marsan, de dépendance anglaise au Moyen-âge, et l'Armagnac, terre du roi de France.

Forteresse gasconne tenue par de petits seigneurs, elle a évolué en maison forte, et abrita des hommes en armes jusqu'au début du XVIème siècle.

Amaya Legaz fait une analyse archéologique très précise de l'édifice ; elle relate la disparition et l'apparition de divers éléments suivant les époques.

A lire !

Numéro 129

Sergeac : église, maison du temple, commanderie

En lisant l'article de M.H. Ricaud et T. Mauduit, on est étonné par la richesse patrimoniale de Sergeac, village surplombant la Vézère :

- L'église Saint Pantaléon construite vers le début du XIIe siècle : l'historique de cette église est évoqué, ainsi que les sépultures datées du VIe siècle jusqu'à l'époque médiévale. On verra les photographies correspondantes, ainsi que celles des fibules retrouvées dans les sarcophages. Une large part est donnée à la description architecturale qui permet de comprendre l'histoire de cet édifice qui a subi de nombreuses vicissitudes. Cet historique est si complet qu'on pourra se passionner tout au long des 5 pages de cet article pour cette église imposante.
- La maison du temple du XIVe siècle qui abrita les maîtres-précepteurs d'une communauté de Templiers ; l'évocation de ce lieu et les photographies correspondantes permettent d'imaginer l'importance de cette communauté.
- Une croix sculptée du XVIe siècle.
- Évocation, à proximité, des gisements préhistoriques dont Castelmerle.

Meynac (33) : église Saint Pantaléon

Inattendue et insolite, cette petite église du XIe siècle, isolée dans la campagne, contient les vestiges d'un véritable trésor artistique. Les auteurs de l'article (T. Mauduit et C. Duban) évoquent l'émotion qui se révèle en se laissant imprégner par l'atmosphère qui y règne.

Outre l'historique de l'édifice, sa description, les nombreuses photographies, les schémas, on s'intéressera surtout à la description des peintures murales, redécouvertes dans la nef et restaurées entre 1991 et 1995.

Ces peintures datent de la fin du XVI^e siècle, et, malgré la disparition de certaines parties, une lecture précise et une interprétation sont proposées au lecteur.

L'horloge de l'église de Meynac (33 Camblanes et Meynac)

Aimez-vous les énigmes ? Les enquêtes policières ? Le suspense ?

Voulez-vous être emporté dans une enquête minutieuse et très complète ?

Vous ne serez pas déçu par cet article de T. Mauduit.

Pourquoi l'horloge de Meynac est-elle gravée dans la pierre ?

Pourquoi indique-t-elle en permanence 11h20, à moins que ce soit 15h55 ?

Nous ne dévoilerons rien. Rendez-vous dans cet article de la revue *Aquitaine Historique* n° 129.

Numéro 130

Le château du Lau

Le château du Lau, à Duhort-Bachen dans les Landes, a une architecture très inhabituelle dans la région : en effet, son aspect s'apparente plutôt à une architecture des Flandres ; fait de briques et de pierres, une esthétique s'en dégage et évoque le style dit gothique international.

Ceci est dû à la personnalité du propriétaire, Antoine de Castelnau du Lau, compagnon de jeunesse de Louis XI, puis favori du roi, avant de tomber en disgrâce après 1465.

Échappé des geôles de Louis XI, il se rendit plus tard auprès de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

L'auteur de l'article, Jean-Michel Dupouy, nous fait revivre la vie mouvementée d'Antoine de Castelnau, et le lecteur comprend mieux l'origine des particularités de ce château : le corps de logis du XV^e siècle, le châtelet d'entrée du XIV^e siècle, les restaurations du XIX^e. Des descriptions de l'intérieur viennent compléter la visite du site.

Sainte-Bazeille

Sainte-Bazeille est située à 5 km en aval de Marmande, sur la rive droite de la Garonne.

Le site a été occupé de façon ininterrompue depuis la fin du second âge du Fer.

Bernard Abaz, de par ses fonctions à Sainte-Bazeille, en connaît parfaitement l'histoire et le patrimoine.

Dans un article très clair, il nous fait part des découvertes qui, depuis 1820, enrichissent l'histoire de cette ville : âge du Fer, Bas-Empire, Haut Moyen Âge, époque médiévale.

Il indique ainsi ce qui a pu être trouvé, visible sur place et dans le musée archéologique : sépultures mérovingiennes, fours de potiers et thermes gallo-romains, vestiges d'une ancienne chapelle, cruches, statuettes, urnes, mosaïques, etc., le tout agrémenté de photographies bien choisies.

Tout amateur de culture antique, d'archéologie, de divers témoignages de l'histoire ancienne sera très intéressé par la lecture de cet article et aura envie de se rendre au musée.

À la découverte d'une etxe frontalière à Dantxaria

L'auteur de cet article nous narre la riche histoire d'une « etxe » du XVIIIe, située entre la France et l'Espagne, redécouverte fortuitement par l'un de ses descendants.

Nous suivons aussi la vie assez insolite de ce chasseur de baleines qui fut à l'origine des premières maisons de ce quartier frontalier, mais qui, ayant d'autres cordes à son arc, passa à la postérité grâce à ses talents de danseur. Il avait eu, entre autres, l'honneur de danser devant le duc d'Anjou, lors de son passage vers l'Espagne.

Sont évoqués aussi les rivalités familiales de part et d'autre de la frontière ainsi que l'émigration vers l'Amérique pour ceux qui n'héritaient pas de la maison familiale. La maison reçut même la visite inopinée de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie en 1859.

Grâce à cet article très vivant et détaillé, c'est un pan de la vie mouvementée et peu connue de ces frontaliers au XVIIIe et XIXe que nous fait partager son auteur, Marie-Denise Marckert-Elso.